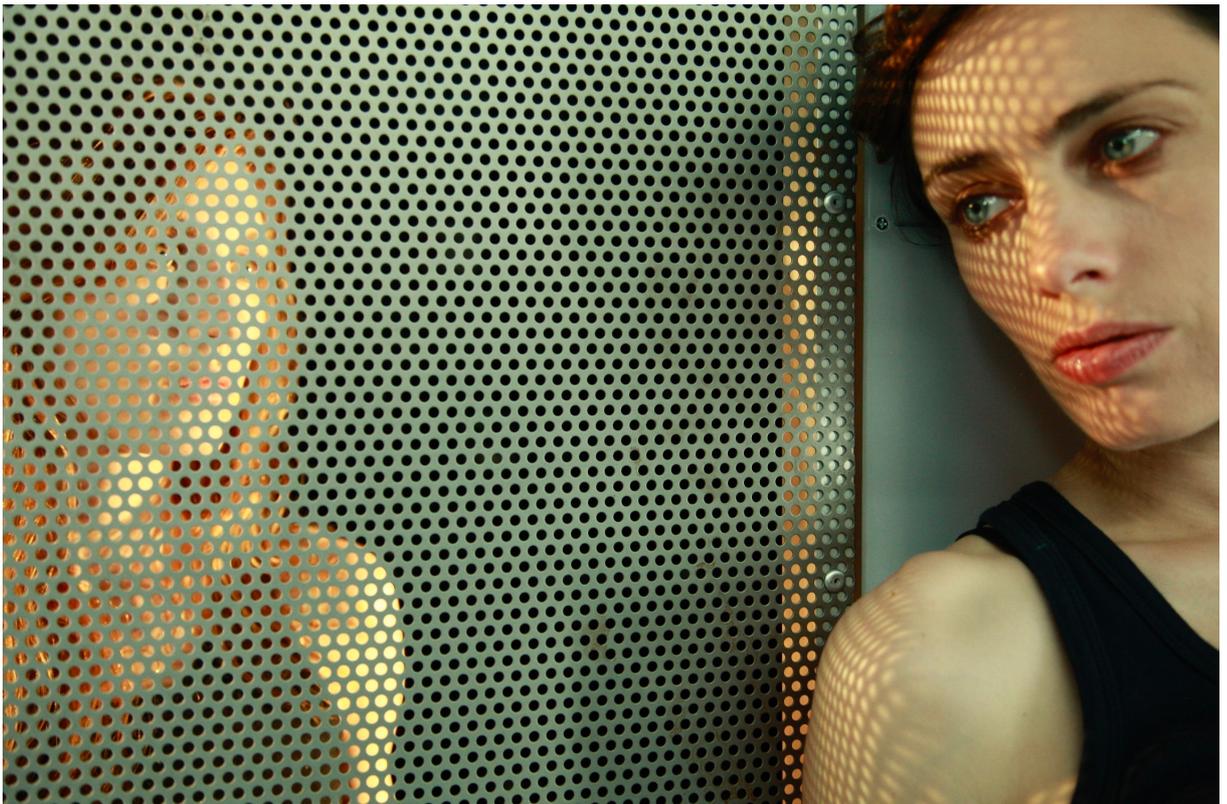


Droit de visite (Editions de l'Arche)

Texte et mise en scène Alexandra BADEA



Création prévue à l'automne 2025

*Production Hédéra Hélix compagnie subventionnée par la DRAC Hauts-de-France-
ministère de la culture et de la communication au titre du conventionnement.
Coproducteur MCB, Scène nationale de Bourges (en cours)*

*Alexandra Badea est artiste associée à la MCB, Scène nationale de Bourges et
lauréate du Prix du Théâtre 2023 de l'Académie Française pour l'ensemble de son
œuvre dramatique.*

Droit de visite (éditions de l'Arche)

Texte et mise en scène Alexandra BADEA

Avec Alexandra Badea et Madalina Constantin

Regard extérieur Sophie Verbeek

Vidéo Jonathan Michel

Son Rémi Billardon

Scénographie Vélica Panduru

(Distribution en cours)

Création prévue à l'Automne 2025

Production Hédéra Hélix compagnie subventionnée par la DRAC Hauts-de-France-
ministère de la culture et de la communication au titre du conventionnement.
Coproduction MCB, Scène nationale de Bourges (en cours)

*Alexandra Badea est artiste associée à la MCB, Scène nationale de Bourges et
lauréate du Prix du Théâtre 2023 de l'Académie Française pour l'ensemble de son
œuvre dramatique.*

Contact

Emmanuel MAGIS

06 63 40 64 68

emmanuel.magis@mascaretproduction.com

www.mascaretproduction.com

The logo for Mascaret, featuring the word "MASCARET" in a stylized, blue, hand-drawn font. The letters are thick and have a slightly irregular, artistic feel. The word is written in all caps and is centered at the bottom of the page.

« Pour une fois j'assume tout, toute seule et ça me donne beaucoup de force, beaucoup de liberté.

Et j'ai aussi enfin compris la différence entre un coupable et un responsable.

Le premier souffre en silence et se noie dans ses propres lamentations.

Le deuxième essaie de réparer quelque chose à commencer par ses propres blessures.

J'ai été coupable, je l'ai reconnu devant toutes les instances.

Maintenant je deviens enfin responsable.

Je devais parler, même si j'ai dû détruire beaucoup de choses autour de moi, autour de nous.

Je devais parler.

Je ne pouvais plus faire semblant de me taire.

Il fallait que ça sorte un jour. »

Pendant le premier confinement, quand le théâtre ne pouvait plus avoir lieu, dans l'isolement de mon appartement, j'ai commencé à rêver à un spectacle qui pourrait transgresser les lois imposées. Le souvenir de mes ateliers d'écriture en prison a ressurgi : des bribes de témoignages, de confessions, de sensations partagées. Une réalité éloignée, inconnue, anxiogène qui se rapprochait en quelque sorte de celle qui nous était imposée. Mais au-delà de tout, il y avait cette idée de libération intérieure que j'ai senti à chaque discussion approfondie avec les détenus rencontrés. Malgré la violence et le désespoir, la détention leur donnait une clef vers l'introspection, une issue de secours dans l'imaginaire, une alternative au réel limité.

Pour une fois, la forme est apparue avant l'écriture : **une femme dans le parloir d'une prison devant un seul spectateur en tête-à-tête. En le regardant droit dans les yeux, elle lui adresse pendant cinq parloirs le récit de sa vie avec ses moments de blocage, ses désillusions, ses peurs, ses luttes, ses chutes, mais aussi sa renaissance.** Une femme qui se sépare de son passé pour se reconstruire au présent en traçant les questions existentielles qui la hantent depuis sa détention, et en posant un regard lucide sur le monde qui l'entoure, son propre passé et sa métamorphose. Une femme qui traverse des émotions contradictoires, en arrivant à transcender sa colère et sa tristesse pour arriver à la fin à retrouver la joie.

Le spectateur ou la spectatrice à qui elle s'adresse devient une personne qui fait partie de son passé en partageant sa plus grande intimité. Un être aimé et perdu. Un être qui l'avait inspirée, portée, accaparée. Un être dont elle doit s'éloigner pour se retrouver et se réinventer autrement.

Plus que jamais, il m'a semblé nécessaire de **parler d'isolement, d'engagement politique, d'échec, d'utopie, d'introspection, de liberté intérieure et d'émancipation à travers une figure féminine militante qui a fait un geste de contestation radical,** se retrouvant en détention. Une femme qui continue son combat autrement, en réalisant que l'ennemi qu'elle cherchait à l'extérieur se trouve en elle-même et qu'elle doit enfin faire la paix avec lui. Une femme qui recolle les éclats de son passé pour mieux comprendre ses traumas et apaiser ses blessures.

Notes de mise en scène

J'ai réalisé une première mise en scène de ce texte hors-les-murs avec le Théâtre National de la Colline pendant la période des fermetures des théâtres en 2021 avec 10 jeunes acteurs (il y avait une version pour les femmes et une version pour les hommes), chacun s'adressant directement à l'intérieur d'un parloir reconstitué à un seul spectateur à la fois. Cette forme a été jouée dans plusieurs lieux : lycées, centres sociaux, centres d'hébergement.

A l'issue de ce parcours d'une heure (les spectateurs naviguaient d'un parloir à un autre, d'un acteur à un autre) les réactions du public ont été très fortes. Un effet miroir opérait, les spectateurs ayant la sensation d'entendre leur propre voix intérieure. Une connexion très forte se créait entre les interprètes et les spectateurs, et une intensité émotionnelle que j'ai rarement perçue dans les autres spectacles que j'ai faits.

Vu que cette forme ne pouvait pas s'adresser à un public trop nombreux et encouragée par les réactions de ces premiers spectateurs j'ai réalisé une performance de ce texte la saison passée où j'ai porté cette parole moi-même sur le plateau, accompagnée par un musicien. Cette forme a été présentée dans des théâtres, mais aussi dans des librairies. Le même face à face, le même regard frontal, qui crée une sensation hypnotique, la même connexion profonde qui permet la circulation des émotions et des idées portées par cette partition.

Les retours des spectateurs m'ont fait comprendre qu'on a besoin plus que jamais de créer des espaces de rencontre où l'intime peut devenir un territoire partagé. Devant l'avalanche d'un flux d'information permanent, d'un contenu généré par n'importe qui à n'importe quel moment, diffusé à travers les réseaux sociaux, on a besoin de se retirer du bruit du monde pour plonger dans un voyage intérieur où sa voix se confronte ou se confond avec la voix de l'autre.

C'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai l'intention de créer ce texte à travers deux formes complémentaires : une forme théâtrale destinée à être jouée sur les plateaux et une forme d'installation vidéo qui sera présentée dans des musées, des galeries d'art contemporain ou même dans les halls des théâtres, mais aussi dans des lycées, centres sociaux et autres établissements publics.

*« Les monstres n'ont besoin d'aucun appel pour remonter.
Ils ne nous lâchent jamais, ils nous accompagnent à chaque pas, derrière nos ombres.
Même si on ne sent pas toujours leur poids.
Il vaudrait mieux les connaître, leur parler, négocier l'armistice avec eux.
Tu crois qu'on a une chance de ressortir gagnant d'un tel traité de paix ?
Ou ce sont toujours eux qui ont le dernier mot ? »*

Installation vidéo

Une cabine qui reconstitue un parloir de prison. Le spectateur ouvre une porte et entre dans un petit espace plongé dans l'obscurité. Il s'assied sur une chaise devant une baie vitrée. Il prend le combiné d'un téléphone. De l'autre côté, un écran de télévision s'allume et une femme apparaît. Son corps à l'écran a les proportions réelles, donnant l'impression qu'elle lui parle de l'autre côté de la vitre.

Le spectateur reste cinq minutes à l'intérieur du parloir et l'écoute à travers le combiné du téléphone.

L'installation contient les cinq moments de parloir qui existent dans le texte, chaque parloir étant diffusé un jour différent. Le spectateur peut retourner chaque jour pour un parloir différent, ou il peut obtenir le contenu des parloirs auxquels il n'a pas pu assister à l'aide d'un QR code.

Cette installation peut être présentée dans des galeries ou des musées d'art contemporain, mais aussi dans des établissements scolaires, entreprises, centres sociaux, établissements administratifs, qui permettrait aux usagers de se retirer de l'espace commun pendant cinq minutes par jour pour accéder à un espace intime qui lui donnera la possibilité d'effectuer un voyage intérieur.

Dans un deuxième temps, il y aura une deuxième installation qui pourrait être présentée dans les espaces publics à l'extérieur.

« Pour la première fois je ne cherche plus l'intelligence froide, je cherche l'émotion.

Et j'ose le dire, sans avoir peur du jugement.

Tu souris.

Je connais très bien ce sourire.

— L'émotion c'est l'opium du peuple.

Tu me le disais souvent.

Je ne le crois plus.

Si c'est l'émotion qui réveillera les peuples ?

Si c'est elle qui éveillera cette partie endormie de nos corps ?

Il n'y a que les larmes qui ont le pouvoir de nous secouer jusqu'au noyau de l'être, là où on peut toucher son authenticité profonde.

On pleure et on a l'impression de se noyer dans nos larmes, mais après un certain temps, une fois qu'on a atteint le seuil de la mélancolie, on prend une autre voie et on apprend à se battre sans détruire. »

Forme plateau

Une salle plongée dans l'obscurité. Dans un coin du plateau, un espace abstrait reconstitue un parloir de prison. Une table, deux chaises, un mur et une porte. L'éclairage concentré découpe cet espace du reste. A chaque parloir (cinq en tout) un autre spectateur est convié sur le plateau. Les spectateurs sont tirés au sort avant la représentation. Au moment où ils réservent leur place à la billetterie, ils donnent ou pas leur consentement de monter sur le plateau et de faire partie du spectacle. Ils reçoivent aussi des instructions très simples pour ne pas perturber la fluidité de la représentation.

Le spectateur tiré au sort monte sur le plateau, s'assied sur une chaise et attend. Une femme entre et s'installe face à lui. Cette femme je vais l'incarner moi-même. Comme dans la performance *The artist is present* de Marina Abramovic je vais le regarder droit dans les yeux pendant les cinq-six minutes du parloir. Je lui dirai des fragments du texte. Les autres fragments (la matière la plus importante de la pièce) seront pris en charge par une actrice qui incarnera l'alter-égo du personnage, sa voix intérieure. Elle sera face public, le regard rivé sur les spectateurs qui regardent.

A la fin de chaque parloir les deux interprètes disparaissent, le spectateur est invité à quitter le plateau et un autre est convié à venir au parloir.

Ce dispositif sera complété par des images vidéo qui reprendront des détails du corps, de très gros plans sur le regard, mais aussi des scènes qui se déroulent entre les cinq parloirs et qui marquent les ellipses de l'action. Scènes réalistes ou oniriques, elles vont plonger les spectateurs dans l'univers mental du personnage, en lui permettant de réaliser un voyage entre plusieurs temporalités et espaces.

Un travail sonore important accompagnera ma recherche au plateau. L'espace scénique sera prolongé par l'espace sonore, déployé dans une installation sonore complexe, circulaire où les spectateurs seront enveloppés par des ambiances et des vibrations. L'espace mental du personnage sera amplifié par la bande son. Pour chaque parloir une œuvre sonore différente sera réalisée par le compositeur Rémi Billardon, un mix entre des sons d'instruments, des voix, des respirations, des bruitages et des nappes électro.

« La machine a désinstallé son programme, et maintenant elle se remet en marche comme si de rien n'était.

Comment ?

Selon les mêmes principes de productivité, compétitivité, efficacité, rapidité et tous les autres mots qui nous cassent les oreilles ?

Elle continuera à écraser les corps qui ne rentrent pas dans son rythme ?

Peu importe comment cette machine marche si on se met en dissonance avec elle.

Si on invente une nouvelle musique qui apaise nos peurs, qui ressuscite l'émotion enterrée dans nos corps, qui peut raviver l'élan des foules à la dérive.

Cette musique qui raconte ce qu'on vit ici : notre souffrance, mais surtout notre résistance, notre espoir, notre amour. Cette musique qui neutralise le nihilisme, le désespoir, la fascination du mal. »

Alexandra BADEA, janvier 2024.